Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 15 (1907)

Heft: 57

Artikel: Notes d'ecclésiologie

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403669

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTES D'ECCLÉSIOLOGIE.

I.

Nécessité de définir exactement le mot « Eglise ». — L'union des Eglises doit être autre chose qu'un mot magnifique et vain. Nous ne sommes pas en discussion pour échanger des illusions et prolonger des erreurs. Le monde présent est ambigu et mêlé, et cette confusion est en très grande partie l'héritage du passé. La formidable part d'inconnu qui pèse sur la société en général et sur l'Eglise en particulier, est redoutable pour toutes les Eglises particulières et pour tous les peuples. Les situations les plus dangereuses sont, effectivement, les situations troublées où les plus graves méprises sont possibles. Filtrer ce mélange trouble, en dégager les éléments qui empêchent la clarté et la pureté, c'est préparer le règlement pacifique des difficultés.

Tel est le but de ces modestes Notes.

Un premier éclaircissement doit porter sur le mot *Eglise:* car ce mot est pris dans plusieurs sens et donne lieu à des malentendus qui sont la cause des plus fâcheux imbroglios. Quelqu'un repousse-t-il une encyclique du pape, on le traite d'ennemi de l'Eglise, comme si le pape était l'*Eglise.* Rejette-t-on les décisions de l'index et des autres congrégations romaines, on passe aussitôt pour un ennemi de l'Eglise, comme si l'index et les congrégations romaines étaient l'*Eglise.* Un prêtre qui critique un évêque, un fidèle qui critique un prêtre, sont accusés ipso facto de manquer de respect à l'Eglise, comme si un évêque ou un prêtre, ou encore comme si l'épiscopat, le presbytérat, en un mot la hiérarchie était l'*Eglise.* Si l'on attaque l'inquisition romaine, espagnole et française, on est censé attaquer l'*Eglise.* Si l'on s'élève contre les superstitions, les légendes, les indulgences, les guérisons prétendues miraculeuses, les apparitions

de Lourdes, de la Salette, etc., on passe vite pour un ennemi de l'*Eglise*. Si quelques-uns identifient la hiérarchie avec l'Eglise et l'Eglise avec la hiérarchie, d'autres commettent la même identification de l'Eglise avec le concile et du concile avec l'Eglise. Chose singulière, presque toutes les définitions officielles de l'Eglise mentionnent les fidèles, et dans la pratique ordinaire des choses on les élimine, en ce sens qu'on attribue à l'Eglise des doctrines, des décisions, dans lesquelles les fidèles ne sont pour rien, et contre lesquelles la majorité des fidèles proteste. D'autres fois on glorifie l'Eglise en glorifiant le christianisme même, en en faisant ressortir la grandeur et la divinité, comme si l'Eglise était le christianisme; on confond religion et Eglise. Souvent on prend la défense d'un évêque coupable, on cherche à couvrir ses fautes, sous prétexte qu'il faut défendre l'Eglise; et, d'autre part, quand un évêque ou un pape est par trop compromis, indéfendable, on ne craint pas de dire: le pape n'est pas l'Eglise, l'évêque n'est pas l'Eglise; donc l'Eglise n'est pas solidaire de leur conduite. Là on identifie, ici on sépare. Tantôt on parle de l'infaillibilité de l'Eglise, tantôt des erreurs de l'Eglise; tantôt on exalte sa beauté et sa pureté, tantôt on s'élève contre ses crimes, comme si l'Eglise même avait commis les crimes de tel pape, ou comme si elle avait accompli elle-même les actes héroïques de tel ou tel Saint.

Il est clair qu'avec de tels quiproquos, on va de méprises en méprises, et on propage l'erreur au lieu de la détruire. Donc il faut parler un langage exact, d'après une définition stricte. C'est la première condition à remplir.

L'Eglise est l'assemblée, ou la société, ou la communauté: *dic Ecclesiæ*. — Si l'on parle d'une assemblée locale, ou régionale, il faut rester dans ce particularisme, et ne pas attribuer à l'Eglise universelle ce qui n'est le fait que d'une Eglise particulière. — Si l'on parle d'une assemblée d'évêques, il faut la distinguer de l'Eglise, car les évêques ne sont pas l'Eglise. — On ne peut attribuer à l'Eglise universelle que ce qu'elle a dit ou fait elle-même, donc avec le concours de ses membres, soit les membres de la hiérarchie, soit les simples fidèles, le concours de tous constituant l'activité de l'Eglise.

C'est là du simple bon sens et de la stricte justice. Or cette notion renverse la plupart des jugements que l'on porte

sur l'Eglise. C'est ainsi que toute l'Ecclésiologie et toute l'Histoire de l'Eglise sont à refaire. On a jugé l'Eglise d'après les faits et gestes des princes de l'Eglise, comme on a jugé telle nation d'après la conduite de ses princes; on s'est trompé. Nous n'admettons plus cette confusion. Nous voulons des définitions exactes et des jugements justes. *Cuique suum.*

On objecte que le langage est chose de convention et d'à peu près, et qu'on n'arrivera jamais à lui donner la précision dont nous parlons. — Il est possible en effet qu'il y ait toujours de l'indécision dans l'usage qu'on fait de certains mots. Mais lorsque les mots ont une importance capitale, il n'est que juste de vouloir qu'ils soient bien définis et bien employés. Les théologiens n'ont pas été stricts dans leur langage: de là les contradictions qui remplissent la théologie et son histoire. Il n'est que temps de sortir de ce gâchis. Les théologiens qui se font les défenseurs de ces libertés de langage, et qui en profitent commodément pour entretenir le vague là où le vague leur plaît, sont les premiers à prendre au pied de la lettre ces manières de parler, vagues et figurées, dès qu'ils trouvent plaisir à faire du littéralisme strict. S'ils étaient logiques avec eux-mêmes, on pourrait admettre l'un ou l'autre procédé; mais aller de l'un à l'autre arbitrairement, prendre capricieusement tel mot ici dans un sens vague et figuré, là dans un sens strict et littéral, c'est se mettre en opposition avec tout ce que la science la plus élémentaire prescrit.

Donc le premier devoir du théologien, en commençant le « Traité de l'Eglise », est de définir ce mot, et de rester, pendant tout le cours du Traité et dans les applications ultérieures, dans le sens de la définition. Admettre en principe la définition, et la violer en fait à la première occasion, est un procédé inadmissible.

II.

La vraie notion de l'Eglise chrétienne. — Les définitions de l'Eglise par les théologiens romanistes s'éloignent tellement des définitions de l'ancienne Eglise qu'on se demande par quelle aberration ils peuvent se lancer, tête baissée, dans des contradictions aussi complètes. Bossuet, lui-même s'en rapporte sur ce point au concile de Trente! C'est le concile de Trente qu'il interroge, c'est à lui qu'il demande une défini-

tion! Comme si les Orientaux, les anglicans, les protestants et tous ceux qui ne reconnaissent pas ce concile n'avaient aucune voix au chapitre! Comme si aucune définition exacte de l'Eglise n'avait été donnée avant ce concile!

D'autres laissent ce concile et se bornent à identifier l'Eglise avec l'Eglise romaine, au point de considérer comme hors de l'Eglise tous les chrétiens qui ne font pas partie de l'Eglise romaine. Ils adjugent à Rome le monopole de l'orthodoxie chrétienne et la possession exclusive des clefs qui ouvrent le ciel ou qui le ferment. A les croire, quiconque n'est pas romaniste est hérétique ou schismatique.

D'autres sont plus étroits encore et identifient l'Eglise avec la seule hiérarchie romaine et même avec la seule papauté, et même avec le seul pape! Pour eux, l'Eglise et le magistère de l'Eglise, c'est tout un; et le magistère de l'Eglise, c'est le pape, soit qu'il parle seul, soit qu'il daigne se faire entendre par ses délégués les évêques.

De telles définitions sont en complète opposition avec ce que le N. T. dit de l'Eglise et avec les enseignements les plus formels de la tradition chrétienne primitive. Citons quelques documents.

Ce n'est pas Pierre qui a fondé l'Eglise. Elle a été fondée par le Christ même, qui seul est la pierre sur laquelle elle est construite. Le Christ n'a pas dit à Pierre: Tu es *la Pierre,* mais *tu es Pierre*[1]), c'est-à-dire tu es celui qui vient de confesser ma divinité et qui la fera confesser par beaucoup, tu es un pêcheur d'hommes. Les autres apôtres l'ont été aussi et ont reçu la même mission. L'Eglise du Christ est donc la société des disciples de J.-C., c'est-à-dire de ceux qui confessent sa divinité, qui croient en J.-C. fils du Dieu vivant et qui adhèrent à ses paroles, paroles de vie éternelle. « L'Eglise, a dit Irénée, est formée de ceux qui reçoivent l'adoption divine » en J.-C. (III, 6, 1).

Au IVe siècle, Optat de Milève, quoique excessif envers les donatistes sur plusieurs points, a donné cependant une juste idée de l'Eglise, lorsque, à ces mêmes donatistes qui se

---

[1]) Et encore n'est-il pas certain que le Christ ait prononcé cette parole. Au lieu de *σὺ εἶ πος (πετρος)*, il faut très vraisemblablement lire *σὺ εἶπος*, *tu dixisti.*

disaient persécutés par l'Eglise, il a répliqué: L'Eglise est composée d'évêques, de prêtres, de diacres, de ministres et de la foule des fidèles; nommez donc ceux d'entre eux qui vous persécutent, quels ministres, quels fidèles? . . . « Neque enim Ecclesia illa dici potest quæ cruentis morsibus pascitur, et sanctorum sanguine et carnibus opimatur. Certa membra sua habet Ecclesia *episcopos, presbyteros, diaconos, ministros et turbam fidelium:* dicite cui generi hominum in Ecclesia nostra hoc possit adscribi quod objicere voluisti? specialiter nomina aliquem ministrum, ostende aliquem diaconum nomine suo, indica hoc ab aliquo factum esse presbytero, proba hoc episcopos admisisse, doce aliquem nostrum cuiquam insidiatum esse. Quis nostrum quemquam persecutus est? quem a nobis persecutum esse aut dicere poteris aut probare? » [1]).

Donc, à cette époque, l'Eglise est encore manifestement une république, composée non seulement de toute la hiérarchie, mais aussi de tous les fidèles *(turba fidelium).* J'ai démontré ailleurs que la constitution de l'Eglise chrétienne est monarchique *ex parte Christi,* et démocratique ou républicaine *ex parte corporis Ecclesiæ.* Le corps de l'Eglise est composé des simples fidèles et des ministres; le chef de l'Eglise est le Christ, et non le pape [2]).

Telle fut la notion de l'Eglise dans toute l'ancienne Eglise, même en Occident, avant les innovations de la papauté romaine. On peut la formuler simplement ainsi: « L'Eglise est la société des disciples de J.-C. ». Et si l'on veut une explication nette: « L'Eglise est la société des fidèles, incorporés au Christ par la foi et le baptême; société chargée de conserver intact, sans addition ni soustraction, et de transmettre au monde le dépôt des enseignements, des préceptes et des moyens de

---

[1]) *De Schismate Donatistarum*, II, 14.

[2]) Se trompent manifestement les ultramontains qui, avec l'*Ami du clergé* du 19 juillet 1906, disent: « La constitution de l'Eglise n'est pas démocratique; ce n'est point d'en bas, mais d'en haut, que procède chez elle le mouvement régulateur qui anime et dirige toutes les parties hiérarchisées de son organisme. » Le régulateur de l'Eglise, est J.-C. par ses enseignements et ses préceptes; tout mouvement chrétien vient de là, et de là seulement, et non des hommes. La hiérarchie est aussi « d'en bas » par rapport à J.-C., à qui elle doit être aussi soumise. Prétendre que le pape et les évêques sont « le haut » dans l'Eglise, c'est les substituer au Christ et traiter le Christ comme n'existant plus dans l'Eglise. Ils n'ont ni la notion du Christ toujours vivant dans son Eglise, ni la notion de l'Eglise comme corps du Christ.

salut établis par le Christ, son unique chef, son unique docteur, l'unique pontife, l'unique médiateur et l'unique sauveur; société administrée ou servie par une hiérarchie d'évêques et de prêtres, légitimement élus par elle et consacrés selon les traditions apostoliques. »

C'était la pensée de St. Paul, lorsqu'il comparaît l'Eglise à un corps dont J.-C. est la tête, et dont les membres sont les pasteurs et les fidèles. Sur quoi Guettée à remarqué: « Il n'y a donc qu'une Eglise dont J.-C. est le chef, qui est composée *des fidèles aussi bien que des pasteurs*, et *au sein de laquelle* les pasteurs travaillent à développer la vie chrétienne, ou la charité qui en est le résumé, par les divers ministères qui leur sont confiés. Aperçoit-on, dans ces notions de l'Eglise, une monarchie gouvernée par un pontife souverain, absolu et infaillible? Or, c'est l'*Eglise,* ainsi entendue dans son unité et son universalité, que St. Paul regarde comme *dépositaire* de l'enseignement divin; c'est *elle* qu'il appelle *la colonne* et *le fondement* de la vérité (I Tim. III, 15). St. Pierre, dont les théologiens romains veulent faire le premier souverain absolu de l'Eglise, n'a pas eu la moindre idée des hautes prérogatives dont ils le gratifient et qu'ils accordent si libéralement aux évêques de Rome comme à ses successeurs. En s'adressant aux chefs de l'Eglise, il s'exprime ainsi (I, 5, 1 et suiv.): « Je m'adresse à vous qui êtes les *seniores*, moi qui suis votre *consenior* et témoin des souffrances du Christ, . . . paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, pourvoyant (providentes) non avec violence, mais spontanément selon Dieu, non pour un gain honteux, mais volontairement, non en dominant sur l'héritage, mais en étant le modèle du troupeau par votre vertu sincère; et lorsqu'apparaîtra *le prince des pasteurs,* vous recevrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. » St. Pierre ne connaissait qu'un prince des pasteurs, J.-C. Quant à lui, il n'était que le collègue des autres prêtres par son sacerdoce; il ne parle ni de sa primauté, ni de sa souveraineté. Il ne s'élève pas au-dessus des autres pasteurs de l'Eglise, auxquels il s'adresse, au contraire, comme à ses frères et à ses égaux, ne s'appuyant, pour leur donner des conseils, que sur son titre de *témoin* des souffrances de J.-C. et de sa gloire future, qui lui avait été révélée sur le Thabor » [1]).

---

[1]) *Papauté schismatique,* p. 6-7; 1863.

Les chrétiens exacts doivent tenir à cette définition parce qu'elle est exacte. Ceux qui joignent à l'exactitude la perspicacité et la connaissance des besoins sociaux actuels, y tiendront plus fermement encore, parce qu'ils sentent et voient que, de même que, dans la société naturelle et temporelle, l'autorité vraie réside dans la société même et non dans la hiérarchie (trop souvent aveugle et coupable), ainsi dans la société surnaturelle ou l'Eglise, l'autorité vraie réside dans l'Eglise même et non dans la seule hiérarchie (trop souvent aussi aveugle et coupable). C'est donc à l'Eglise à se ressaisir, c'est aux fidèles à reprendre conscience de leurs devoirs et de leurs droits dans l'Eglise. La société temporelle agréera la société spirituelle et vivra pacifiquemment avec elle, dès que les hiérarchies seront, de part et d'autre, remises à leurs vraies places, c'est-à-dire subordonnées, là, à la société temporelle, ici, à l'Eglise. Si l'on veut que la société temporelle soit forte, il faut que la loi soit faite par tous et obéie par tous; de même, si l'on veut que l'Eglise soit prospère, il faut que chaque membre, chaque fidèle, baptisé en J.-C. et vivant de J.-C., soit à lui-même sa loi *(ipsi sibi sunt lex)*. La vie est dans tout le corps et non dans quelques organes seulement, et plus le corps entier de l'Eglise sera vivant, éclairé, actif, plus le Christ sera vivant et glorifié en chacun et en tous. Ce n'est pas la notion d'autorité qui se transforme dans la société actuelle (car l'autorité est toujours l'autorité, et la loi toujours la loi), c'est le siège de l'autorité qui est mieux aperçu et mieux compris, et l'application de l'autorité et de la loi qu'on veut plus parfaite, dans le sens de tous et non plus seulement au profit de la seule hiérarchie. A mesure que les hiérarchies s'amoindrissent et se réduisent à un minimum d'influence, les sociétés croissent et tendent à leur maximum d'action et de vitalité. Tel est l'esprit dans lequel l'Eglise redeviendra prospère[1]).

---

[1]) On lit dans le *Guardian* du 30 août 1905 (lettre de Rome): « A Roman priest, one of the greatest living authorities on Church history and ceremony, said to me not so long ago that the priest's office should be obtruded as little as possible, whereas, as things are, the Church gives it everywhere the greatest possible prominence. This strikes the right note, not only historically, but religiously. It is evidently an inferior conception to exalt the ministers and officers of the Household of Faith and concurrently degrade the conception of discipleship without official position. It is the right note historically, because while the phrase „Church officers" is held in odium by the Ultramontane, it is the right and proper phrase; and though

Bref, on fait quelquefois sur la hiérarchie et l'Eglise des phrases qui rappellent celles de Quinet sur la bourgeoisie et le peuple. « La bourgeoisie sans le peuple, disait Quinet, c'est la tête sans le bras; le peuple sans la bourgeoisie, c'est la force sans la lumière. » Illusions. La vérité est que la bourgeoisie est quelquefois moins lumineuse que le peuple, et que le peuple est quelquefois moins fort et moins actif que la bourgeoisie. La vérité est que chaque citoyen, chaque patriote doit être tête et bras, éclairé et fort, peu importe qu'il soit de la bourgeoisie ou du peuple. De même, la vérité est que tout membre de l'Eglise, tout vrai chrétien — qu'il soit prêtre, évêque ou simple fidèle, peu importe — doit être instruit de sa foi et de ses devoirs, et doit les pratiquer. C'est une erreur de penser que le fidèle ne doit pas se diriger, et de croire qu'il doit toujours être dirigé par la hiérarchie. Nullement. Le simple fidèle doit être dirigé par le pasteur de toute l'Eglise, lequel est le Christ et le Christ seul. Le simple fidèle puise sa lumière, comme sa direction, dans les enseignements et les préceptes du Christ, son Docteur et son Maître. S'il n'avait pas cette lumière pour se diriger, comment pourrait-il se juger en conscience, conserver le dépôt de la foi, concourir à déposer les membres de la hiérarchie qui enseignent l'erreur et qui prévariquent? Non, la conscience du simple fidèle n'est pas à la merci de la hiérarchie; or elle y serait, si la hiérarchie seule était toute la tête; et la hiérarchie serait paralysée, si les simples fidèles seuls étaient tous les bras. C'est mal comprendre la vie du corps du Christ ou de l'Eglise que de la diviser en organes, et de dire: ceux-là sont la tête, ceux-ci les bras. Tous les membres de ce corps doivent vivre de la vie même du Christ, laquelle est lumière et force, foi et sain-

---

it may be truly contended that there is no Church separated from its officers, the clergy, it should also be remembered that in the last ressort *„ubi tres ibi ecclesia, licet laici"*. The officers without the faithful and the faithful without the officers *nihil sunt*. The clergy and the laity are like the form and matter of Sacraments, and the clergy represent the form. Sacramental grace cannot flow without the first, but grace is not tied thereby. That this is not only the sound and healthy doctrine, but that in a state of healthy vitality these things should be cried aloud on the housetops will probably be allowed; but few ecclesiastics, even if they think these things, desire to expound them. Nevertheless, at any rate in France and in America, it has been recognised for some time past that the fate of the Church of the future is bound up with a restatement of this belief, both as an ecclesiastical and religious truth. »

teté; donc tous les fidèles, tous les prêtres, et tous les évêques doivent être, quoique dans des mesures diverses, éclairés, actifs et saints. La hiérarchie n'a pas été instituée pour être tête, au lieu et place du Christ qui est la seule tête de l'Eglise; les évêques et les prêtres sont des ministres spéciaux, chargés de servir les fidèles spirituellement et religieusement, rien de plus. Les évêques sont des surveillants; or surveiller ne signifie pas que le surveillant soit le seul éclairé, le seul détenteur de la doctrine, le seul directeur, le seul chef. C'est donc se tromper gravement que de croire que l'Eglise dépend de la hiérarchie; c'est, au contraire, la hiérarchie qui dépend de l'Eglise, société de tous les membres du Christ, les simples fidèles y compris.

III.

L'Eglise chrétienne est une et universelle. — Certains esprits n'ont pas le sens des différences ou du moins ne peuvent les supporter: ils n'admettent que les ressemblances, ne rêvent que l'imitation et l'uniformité, sont intolérants, veulent s'imposer comme étant eux-mêmes la norme. C'est une espèce de mentalité et de caractère. Ils croient avoir tout dit lorsqu'ils ont remarqué qu' « il n'y a qu'une religion comme il n'y a qu'un Océan », et qu'il n'y a qu'une seule Eglise comme il n'y a qu'un seul Christ. Ils ne considèrent pas que, de fait, il y a plusieurs religions dans la religion comme il y a beaucoup de mers dans l'Océan, et que, s'il n'y a qu'une seule maison du Père céleste, il y a plusieurs demeures dans cette maison.

Ces esprits ne doutent pas qu'ils soient dans la vérité, et de cette certitude ils concluent qu'ils ont le monopole de la vérité. Pour eux, se croire dans la vérité et posséder le monopole de la vérité, c'est identique. Nous possédons la vérité, donc nous seuls la possédons! Notre Eglise est vraie, donc elle seule est vraie! Elle est vraie, donc elle ne possède que la vérité sans mélange d'erreur! Ils n'aperçoivent pas le sophisme de ces fausses équivalences.

Rétablissons la vérité.

L'Eglise chrétienne, quoique composée de plusieurs Eglises particulières, locales, voire même nationales en certains pays, doit être une et universelle.

Elle doit être *une* dans la profession de tous les éléments divins que le Christ lui a confiés. Il est évident que l'unité

des hommes, si chrétiens qu'ils soient, est impossible dans les opinions ou les explications que chacun peut professer: car chaque individualité comprend et pratique à sa manière les doctrines et les préceptes que tous acceptent en principe et de fait. Le Christ n'a imposé à personne une telle unité, qui serait d'ailleurs désastreuse. Ses enseignements, tels que nous les connaissons par les Ecritures et par la tradition universelle, voilà ce que tous ses fidèles disciples doivent être unanimes à confesser, et cela seulement.

L'Eglise doit être *universelle,* en ce sens qu'elle doit professer l'intégralité des enseignements du Christ, et cela, non à une époque seulement, mais à toutes, non dans une province seulement, mais partout où elle est établie. Le Christ n'a pas fait une Eglise pour l'Afrique seulement, ni une autre pour l'Espagne seulement, mais il n'en a établi qu'une et pour toutes les nations: *docete omnes gentes.* Au Ve siècle, Tychonius lui-même, quoique donatiste, reconnaissait cette vérité et parlait sur ce point comme Augustin; il avouait nettement que les péchés des hommes ne sauraient détruire l'Eglise.

Les romanistes, loin de méconnaître le caractère de la véritable Eglise chrétienne, se l'attribuent, pour essayer de démontrer par là que l'Eglise romaine, non seulement est universelle, mais qu'elle est *l'Eglise universelle.* Telle était la prétention du pape Innocent III en 1198. Le patriarche de Constantinople, Jean Camatère, lui répliqua: «Je m'étonne que vous ayez appelé l'Eglise des Romains *une* et *universelle,* puisqu'il est constant que l'Eglise est partagée en Eglises particulières régies par des pasteurs sous un seul et unique pasteur suprême, J.-C. Ce que je ne comprends pas non plus, c'est que vous ayez appelé l'Eglise des Romains la mère des autres Eglises. La mère des Eglises, c'est celle de Jérusalem, qui les surpasse toutes en antiquité et en dignité» [1]).

Déjà Léon IX avait également prétendu que l'Eglise romaine n'est pas une Eglise particulière, mais l'Eglise universelle, et que toute Eglise qui le nie n'est qu'un conventicule d'hérétiques et une synagogue de Satan [2]).

Certains théologiens orientaux ont adopté cette doctrine, mais en la retournant, c'est-à-dire en disant que l'Eglise uni-

---

[1]) *Guettée, ouvr. cité,* p. 368-369.

[2]) *Ibid.,* p. 362.

verselle n'est pas l'Eglise romaine, mais l'Eglise orientale. C'est donc le même point de vue étroit et faux, mais appliqué différemment. Il n'en vaut pas mieux. Guettée, qui ne saurait être suspect dans cette question, l'a reconnu nettement. Dans l'ancienne Eglise, dit-il, « on comprenait que l'Eglise catholique n'était *exclusivement* dans aucune contrée; que l'Orient ne jouissait pas plus que l'Occident d'une autorité universelle; voilà pourquoi certains hérétiques nés et condamnés en Orient cherchaient de l'appui en Occident et surtout à Rome, qui le représentait; voilà pourquoi encore des Saints, comme Polycarpe de Smyrne, se rendaient à Rome pour conférer avec l'évêque de cette ville sur les questions religieuses. Mais on ne peut étudier consciencieusement ces faits, d'après les documents certains, sans qu'il en ressorte cette vérité : que l'influence de l'évêque de Rome *ne venait point d'une autorité universelle;* qu'elle n'avait même pas sa source dans une autorité reconnue par toutes les Eglises occidentales, mais qu'elle dérivait uniquement de l'importance de son siège épiscopal. Rome était le centre de toutes les communications entre les différentes parties de l'empire. Les fidèles y affluaient de toutes parts, soit pour les affaires politiques, soit pour leurs intérêts particuliers; c'est pourquoi son témoignage d'Eglise apostolique se trouvait fortifié par les fidèles qui s'y rendaient de toutes parts et qui y apportaient le témoignage de toutes les Eglises auxquelles ils appartenaient. Tel est le sens d'un passage de St. Irénée, dont les théologiens romains ont fait le plus étrange abus [1]) ». Et encore : « Un des résultats du sixième canon de Nicée avait été de laisser à l'évêque de Rome le premier rang dans l'Eglise. De plus, par suite des circonstances où se trouvait l'Occident, il devait en être considéré comme l'interprète. En conséquence, cette *règle ecclésiastique* passa en usage : qu'on devait toujours le convoquer aux conciles orientaux qu'on assemblerait et que l'on ne devait *rien décider sans avoir son assentiment.* Cette règle était juste : car *l'Orient à lui seul, ne forme pas plus l'Eglise universelle que l'Occident,* et l'évêque de Rome représentait l'Occident entier à une époque où ces contrées étaient bouleversées par les barbares, où les évêques ne pouvaient pas quitter leurs sièges pour aller en

---

[1]) *Ibid.*, p. 36-37.

Orient porter leur témoignage dans des discussions où leurs Eglises particulières n'étaient point intéressées. C'est la raison que donne Sozomène [1]. »

La thèse de Guettée est donc très claire. Les Orientaux qui ne l'admettent pas et qui prétendent que leur Eglise est la seule Eglise universelle, objectent que l'Eglise romaine est, depuis lors, tombée dans l'hérésie et le schisme et que, par conséquent, elle a cessé d'être catholique; d'où il suit que c'est l'Eglise d'Orient qui aujourd'hui possède, à elle seule, la catholicité, c'est-à-dire l'universalité ou l'orthodoxie. Cette argumentation des Orientaux en leur faveur est absolument identique à celle du jésuite Dez, lorsqu'en 1687, il voulait démontrer, contre les protestants, que l'Eglise romaine, ayant été autrefois la vraie Eglise et étant actuellement toujours la même (vu qu'elle n'enseigne aucune erreur fondamentale), doit encore être tenue pour la seule Eglise universelle [2]. Ces Orientaux et ces ultramontains sont d'accord pour soutenir que l'Eglise universelle n'est plus l'Eglise d'Occident et d'Orient, mais seulement l'une des deux fractions; cette fraction vraie est exclusivement la fraction romaine selon les romanistes, et la fraction orientale selon les Orientaux. Or, les uns et les autres se trompent. Les romanistes se trompent, parce que les dogmes de l'Eglise orientale sont restés les mêmes, malgré les explications théologiques erronées données par plusieurs théologiens de cette Eglise. Et les Orientaux en question se trompent aussi, parce que, si la papauté romaine a altéré le sens des dogmes catholiques, cette altération n'a pas été acceptée universellement en Occident, où les vrais catholiques ont toujours distingué l'Eglise catholique occidentale d'avec la papauté romaine et même d'avec l'Eglise proprement romaine. Le patriarche de Rome, à lui seul, n'est pas plus toute l'Eglise d'Occident, que les quatre patriarches de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem ne sont, à eux seuls, toute l'Eglise d'Orient. Les vrais orthodoxes ont toujours distingué la hiérarchie et l'Eglise, et les cinq patriarches réunis ne sont même pas, à eux seuls, toute la hiérarchie.

---

[1]) P. 104.

[2]) Voir *La réunion des protestants de Strasbourg à l'Eglise romaine, également nécessaire pour leur salut, et facile selon leurs principes;* 1687. — *Histoire critique*, etc., par Tabaraud, 1824, p. 400-402.

Mais, objectent les Orientaux en question, que devient la visibilité de l'Eglise universelle ou orthodoxe en Occident, lorsque la papauté romaine y enseigne l'hérésie? N'est-il pas évident que les hérésies romaines, en obscurcissant l'Occident, ne laissent plus d'autre visibilité possible que celle de l'Eglise d'Orient? — Voici ma réponse.

IV.

De la visibilité de l'Eglise universelle en Occident, malgré les hérésies romaines et les hérésies protestantes. — Rien n'est fastidieux comme de se répéter: les lecteurs sont donc priés de se reporter aux articles publiés par la *Revue* sur cette question [1]).

Si l'on veut comprendre exactement cette question, il ne faut pas seulement voir l'Eglise d'Occident telle qu'elle est, il faut encore se corriger de ses préjugés et notamment d'un faux point de vue presque général. On abuse étrangement de la synecdoque dans beaucoup de cas où l'on confond le tout avec la partie, la nation avec le gouvernement, l'Eglise avec la papauté. L'habitude de considérer la tête plutôt que le corps, est si répandue et si invétérée qu'on attribue à toute la nation ce qui n'est que le fait de son gouvernement, et cela, même quand la nation le désapprouve. On procède et on raisonne de même en matière ecclésiastique. En Occident, la papauté a enseigné et décrété à tort et à travers; l'Eglise gallicane a eu beau protester en maintes circonstances, les esprits superficiels n'ont tenu aucun compte des dénégations du corps, ils n'ont vu que la tête. «*Rome* est hérétique, ont-ils dit, donc *l'Occident* est hérétique.» Ils biffent ainsi d'un trait de plume toutes les oppositions contre l'ultramontanisme ou le papisme. Ils déclarent qu'ils ne voient pas le catholicisme d'autrefois là où le patriarche de Rome étend sa juridiction. C'est tant pis pour eux: car ils regardent mal. L'opposition contre Rome avait beau n'être pas organisée officiellement, l'organisation officielle n'est pas tout. Que de réalités, que de vérités ne sont pas organisées officiellement, et cependant vivantes! Dira-t-on que, dans tel pays, il n'y a pas d'anarchistes parce qu'ils

[1]) Par exemple: Sur la visibilité de l'Eglise catholique en Occident, du IXe siècle à nos jours, *Revue* 1896, p. 264-280; — Sur cette visibilité au temps d'Innocent III, *Revue* 1905, p. 776-782; — Voir aussi, même année, p. 730-731.

n'y sont pas organisés officiellement? Ce serait fermer les yeux à la réalité. Les forces d'un fleuve peuvent n'être pas utilisées par un endiguement parfait, elles n'en sont pas moins réelles. Ne disons donc pas: Tel pays fait cela, quand ce sont seulement quelques habitants du pays; tel parti vilipende l'armée, quand il ne vilipende que huit ou dix militaires coupables; l'Eglise blâme ceci ou loue cela, quand ce sont seulement quelques membres de la hiérarchie ou quelques fidèles qui blâment ou qui louent. La saine logique proteste contre de telles méprises.

Précisons. C'est un fait qu'au moyen âge personne ne voulait sortir de l'Eglise, même quand on rompait avec l'obédience de tel pape, avec tel évêque, avec la hiérarchie même, et qu'on élevait autel contre autel. Abélard, par exemple, a eu beau être condamné et repousser les doctrines théologiques courantes, il s'est toujours considéré comme membre de l'Eglise chrétienne. En 1167, Nicetas de Constantinople a consacré trois évêques cathares; donc il considérait certains cathares comme orthodoxes.

Vaudois et Albigeois ont été traités de manichéens, et sous ce qualificatif on leur a imputé des erreurs qu'ils n'ont pas enseignées. La vérité est au rebours de ce que les historiens ultramontains racontent. C'est le clergé romain, ce sont les moines, qui, par leur inconduite, par le matérialisme qu'ils ont introduit dans l'administration des sacrements, par le littéralisme avec lequel ils ont dénaturé l'Ecriture et la religion spirituelle par excellence, ce sont eux qui ont scandalisé les fidèles et nombre de prêtres, ce sont eux qui les ont poussés à la réforme et à la révolte contre le joug antichrétien de Rome. Donc Rome a été doublement coupable en sévissant contre eux; le sectarisme et l'hérésie n'étaient pas chez les Vaudois et autres, ils étaient à Rome et chez les agents de Rome; et les prétendus hérétiques, en déposant les mauvais évêques et les mauvais prêtres, ne faisaient qu'user de leurs droits de chrétiens. Il faut donc le dire hautement: c'est la hiérarchie romaniste qui a corrompu la doctrine, la morale et la discipline, et si les simples fidèles ont dépassé, en certains cas, la mesure de la résistance, la faute en est, avant tout, à elle [1]).

---

[1]) *Revue intern. de théol.*, juillet 1906, p. 573.

M. Guiraud a montré comment la liturgie cathare, loin d'être hérétique, se rapprochait des antiques formules chrétiennes [1]. Même Innocent III a soutenu l'orthodoxie de prétendus hérétiques que ses légats poursuivaient à tort comme hérétiques. Ces prétendus hérétiques voulaient rester dans l'Eglise; ils ne sont jamais, de fait, sortis de l'Eglise catholique. Donc l'orthodoxie continua en Occident et resta visible, au XIIIe siècle, sous Innocent III, en pleine période d'ultramontanisme [2].

De fait, les Occidentaux qui réclamaient la réforme de l'Eglise *in capite et in membris* et qui condamnaient énergiquement les erreurs et les crimes de Rome, voire même le système romain, étaient nombreux au XVe siècle. Les conciles de Pise, de Constance, de Bâle, en sont des preuves irrécusables.

Ceux qui nient l'orthodoxie de l'Eglise occidentale sous prétexte que les évêques, les prêtres et les fidèles, en Occident, ont fini par accepter l'ultramontanisme en général et le concile de Trente en particulier, se trompent. Leur conclusion dépasse de beaucoup le contenu de leurs prémisses; la prétendue acceptation du concile de Trente par les catholiques d'Occident n'est pas un fait qui justifie l'accusation d'hérésie portée contre toute l'Eglise d'Occident.

On oublie, d'abord, que, pendant de longues années, le gouvernement de la France a refusé de reconnaître et d'admettre ce concile; et que, dans cette opposition, il a été soutenu par le clergé gallican et par les fidèles gallicans; car les ultramontains étaient seuls à demander cette reconnaissance, qu'ils n'ont jamais obtenue. On dit quelquefois que l'Eglise de France a reconnu les canons dogmatiques de ce concile, et que le gouvernement s'est borné à rejeter les seuls canons disciplinaires. Cette distinction captieuse n'a été faite que par le parti ultramontain; mais les catholiques gallicans faisaient reposer leur rejet sur des raisons majeures qui annulaient *ipso facto* l'œcuménicité et la valeur du concile. Ils attaquaient sa composition, son règlement, la validité de ses votes comme expressions des sentiments de l'Eglise.

Même encore en 1844, Quinet, par exemple, s'exprimait ainsi, applaudi par tous les catholiques antiultramontains et

[1]) *Ibid.*, p. 574-575.
[2]) *Revue intern. de théol.*, octobre 1905, p. 781-782.

antijésuitiques : « Le concile de Trente n'a plus, comme les précédents, ses racines dans toutes les nations ; il n'attire pas à lui les représentants de toute la chretienté ; il ne s'appuie, en toute sécurité, sur personne, excepté sur le peuple que la papauté a investi de tous cotés. Au lieu de cette foule innombrable de théologiens, de docteurs, de peuple *(omni plebe adstante,* c'est la formule des anciens conciles), que l'on savait attirer dans les époques précédentes, comment était composée, en réalité, cette illustre assemblée de Trente ? *187 prélats Italiens,* 32 Espagnols, 26 Français, 2 Allemands : voilà quels sont les mandataires de l'univers chrétien. L'Orient et le Nord y manquent presque également ; c'est ce qui lui faisait refuser par le roi de France le titre de concile. Encore le mode de délibération fut-il changé ; dans les conciles antérieurs, on votait par corps de nations ; tout peuple qui avait une langue particulière comptait pour une personne. Dans le concile de Trente, on vota par individu, par tête, *ce qui assura pour toujours et sur tous les points la majorité de l'Italie.* Ici, n'êtes-vous pas frappés de ce qu'il y a d'*extraordinaire* dans cette situation ?... La papauté dit à l'Italie : « Tu es morte, mais je vais te faire régner... Tes pensées de mort, qui s'élèvent du milieu de tes maremmes et de tes villes désertes, je les imposerai au monde, et il se fera, comme chez toi, un grand silence ; tu te reconnaîtras, tu te retrouveras partout... l'herbe croîtra sur le monde civil comme sur la campagne de Rome. » C'est là ce qu'on appelle l'ultramontanisme moderne : domination absolue de l'esprit italien, tel que les temps nouveaux l'on fait et qui fut cause que tant de protestations éclatèrent dans le concile, de la part des Français, des Espagnols, des Allemands. *La vie resistait à cette déclaration de mort.* »

On ne saurait mieux dire : le concile de Trente fut un effort pour *italianiser, ultramontaniser, romaniser* l'Eglise universelle ; tous les universalistes ou catholiques *résistèrent,* pour conserver l'universel contre le particulier de Rome : *orbis major urbe.* Et les catholiques se maintinrent non seulement en France sous le nom de Gallicans, mais aussi en Allemagne, en Espagne, etc.

On oublie encore que, si Rome a réussi à étouffer ces débats et ces oppositions dans le silence, c'est mal interpréter ce silence que de le considérer comme une acceptation véritable

des choses romaines. La vérité est que les gallicans sont restés sur leur terrain; qu'ils ont interprété les doctrines du concile de plusieurs manières, toujours en vue de *tourner* et d'*éviter* les enseignements ultramontains. Qu'on lise, par exemple, les subtilités émises au sujet de la transsubstantiation; elles sont la preuve manifeste que leurs auteurs n'admettaient pas le sens visé par les ultramontains du concile. Et il en fut de même de tous les autres dogmes.

Etait-il nécessaire que les évêques et les prêtres rompissent avec Rome? Le maintien de leur foi orthodoxe exigeait-il cette rupture officielle et éclatante? Nullement. Les doctrines gallicanes s'enseignaient dans nombre de séminaires, en Sorbonne, dans des journaux et des revues; elles n'étaient un mystère pour personne. Toujours les évêques gallicans ont soutenu que leur épiscopat était un pouvoir ordinaire qu'ils tenaient du Christ et de l'Eglise, et non de la papauté. Que la papauté fût erronée et coupable, ils ne se gênaient pas pour le dire, et ils n'en continuaient pas moins *visiblement* et *authentiquement* l'exercice de leur autorité ordinaire dans leurs diocèses. Et lorsqu'au concile du Vatican, de 1870, le parti ultramontain, encore beaucoup plus nombreux qu'à Trente, voulut qu'ils abdiquassent cette autorité pour ne reconnaître plus que le seul pouvoir du pape comme pouvoir ordinaire dans l'Eglise et sur l'Eglise, 140 protestèrent, refusèrent, s'écrièrent: *non placet,* et se retirèrent. Et c'est après leur départ qu'eut lieu la fameuse définition, ou plutôt l'escamotage du 18 juillet 1870.

Et presque aussitôt, lorsque la plupart se furent soumis extérieurement aux injonctions tyranniques de Rome, les anciens-catholiques se levèrent, s'organisèrent pour continuer l'œuvre catholique, qui, ainsi, ne cesse pas d'être *visible* en Occident, notamment en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en Autriche, en France, aux Etats-Unis, etc.

Il importe de remarquer combien cette position ecclésiastique des anciens-catholiques diffère de celle de certains anglicans. Les anglicans dont je veux parler sont ceux qui professent la théorie dites des trois Eglises-branches, à savoir: que l'Eglise anglicane, l'Eglise romaine et l'Eglise grecque sont les trois branches de l'Eglise catholique universelle. J'ai déjà

démontré que cette théorie est erronée et inacceptable [1]). Autre chose est de dire qu'il y a, dans l'Eglise catholique occidentale, de véritables catholiques orthodoxes, soit dans l'Eglise anglicane, soit dans les Eglises protestantes, soit même dans l'Eglise romaine, etc. Ceci est exact, c'est un fait constatable et visible. Parmi ces catholiques orthodoxes, quelle que soit l'étiquette ecclésiastique qu'ils portent, il n'y a aucune contradiction *in fide;* tous admettent les enseignements formels du Christ, tels que nous les connaissons. Tandis que, dans le système anglican susdit, non seulement les contradictions dogmatiques sont manifestes, les dogmes romains n'étant ni ceux des Grecs, ni ceux des Anglicans, etc., mais encore ces contradictions *in fide* sont considérées comme n'altérant pas l'unité de l'Eglise, comme ne touchant pas au tronc des trois branches! C'est réputer pour *nulles* dans la vie religieuse et dans l'unité du corps de l'Eglise, des doctrines manifestement hérétiques soit sur la Trinité, soit sur le Christ, soit sur le baptême et l'eucharistie, etc. Ce mépris du dogme chrétien est scandaleux. Aussi les Eglises romaine et orthodoxe ont-elles parfaitement raison de rejeter cette théorie, et les anciens-catholiques la répudient également.

Leur explication de l'unité et de la catholicité de l'Eglise est absolument correcte. Leur rupture avec la papauté hérétique n'entraîne nullement une rupture avec l'Eglise catholique d'Occident. Loin de là. Elle n'a eu lieu que pour continuer et consolider leur persévérance dans l'Eglise catholique et orthodoxe d'Occident. En condamnant la papauté officielle hérétique, il ne se sont nullement séparés des catholiques romains qui, dans le sein de l'Eglise romaine, restent fidèles aux dogmes de l'ancienne Eglise catholique. Il y en a, comme il y en a aussi parmi les protestants et les anglicans. Il n'est pas difficile de constater leur existence, leurs écrits dans les Revues théologiques et ecclésiastiques en donnant la preuve constamment.

J'en appelle donc aussi à l'élite des théologiens romanistes actuels. Oh! sans doute il y a, dans cette élite, des hommes qui se trompent manifestement et dont les idées ne sont rien moins qu'orthodoxes ou vraiment catholiques, mais il en est

---

[1]) *Traité de l'Eglise chrétienne en général,* ch. XI, n. II; voir *Revue intern. de théol.,* 1903, oct., p. 719-20.

aussi qui répudient nettement les erreurs de Rome ou de l'ultramontanisme, qui sapent le système romain par la base, au profit du catholicisme historique, c'est-à-dire du catholicisme réel, tel qu'il fut dans l'ancienne Eglise d'après les documents historiques mieux constatés et mieux démontrés. Leur volonté d'être vraiment et exactement catholiques, fidèles à la véritable orthodoxie, est manifeste. Qui oserait dès lors, et de quel droit, leur jeter l'anathème et déclarer qu'ils sont hors de l'Eglise? Ces évêques, ces prêtres, ces laïques antiultramontains confessent le catholicisme d'autrefois, même quand ils ne l'expriment pas toujours parfaitement. L'imperfection dans l'expression n'a jamais été l'hérésie, celle-ci étant la négation ou l'altération de la vérité révélée. Ceux qui leur jettent la pierre s'expriment-ils toujours parfaitement? Hélas!... Voyons donc les idées, non les mots; les dogmes formels, non la scolastique; les vérités qui sanctifient, non les subtilités qui compromettent le dogme.

Tel théologien, encore membre de l'Eglise romaine, condamne expressément l'intolérance et cependant reste dans cette Eglise intolérante; son patriarche le touche peu et n'est guère pour lui qu'une étiquette. Tel autre est condamné par Rome, et n'en continue pas moins ses publications antiultramontaines dans le sein de cette même Eglise. Que l'on trouve cette situation peu logique, elle n'en est pas moins réelle. Nicodème, dans le secret, était pour Jésus et avec Jésus; beaucoup de catholiques-romains sont de même pour le catholicisme ancien et le professent aussi publiquement qu'ils croient pouvoir le faire [1]). Les abeilles travaillent sans bruit et ne cherchent pas à se montrer; elles valent mieux que les bourdons tapageurs qui ne produisent rien. M. G. d'Avenel a dit de la France: «Dans ce pays où il se dit beaucoup de choses folles, il se fait beaucoup de choses sages. Les choses folles sont dites par la France qui se voit, les choses sages sont faites par la France qui ne se voit pas.» Il y a, de même, dans tout l'Occident, des catholiques modestes qui travaillent dans l'ombre; ils ne recherchent pas l'éclat. Ceux qui savent observer peuvent aisément les voir et rendre hommage à leur activité. Ils sont

---

[1]) Voir dans le *Katholik (Bern)* du 21 octobre 1905, p. 349-350, l'excellent article intitulé: *Jünger im Dunkeln.* Voir aussi le *Deutscher Merkur* du 6 octobre 1905, p. 80.

dispersés, il est vrai; mais la visibilité dans la dispersion n'en est pas moins positive, quoique imparfaite. Aucune des marques de l'Eglise vraie n'est complète, ni la sainteté, ni l'unité, ni la catholicité, parce que l'imperfection est une des conditions de l'Eglise sur la terre. M. Hutin, curé de Culey, a écrit à M. l'évêque Herzog, le 3 novembre 1905 : « *Nous ne sommes pas des hérétiques ou des schismatiques comme se plaisent à dire les ultramontains, nous sommes simplement des catholiques* qui voulons travailler à notre sanctification personnelle et à celle d'autrui autant que faire se peut, dans le calme et la liberté de nos consciences. Plutôt que d'obéir à des ordres injustes, plutôt que de favoriser l'ambition de certains princes des prêtres ou de leurs suppôts, nous sommes prêts à tout souffrir... » Or, les catholiques qui pensent ainsi, sont légion. M. de Narfon, par exemple, n'a pas parlé autrement dans son volume : *Vers l'Eglise libre* (1905). Il a protesté contre les abus de pouvoir des papes (p. VII). Il a dit de Lamennais (p. 222) : « Apôtre et soldat d'une idée, à laquelle lui semblait attaché l'avenir de la cause catholique, son erreur est d'avoir cru qu'il devait nécessairement, étant désavoué par ses chefs et aussi par ses frères d'armes, séparer à leur exemple la cause et l'idée, mais parce que celle-ci s'imposait à son esprit avec une évidence absolue, abandonner donc celle-là, *dont il était malheureusement vrai que les représentants officiels le repoussaient.* Et c'est en quoi il se trompa; car l'encyclique *Mirari vos* n'engageait point l'infaillibilité doctrinale de l'Eglise, et Lamennais *conservait par conséquent, au point de vue même de l'orthodoxie, le droit d'avoir raison contre Grégoire XVI.* »

Les faits sont si clairs, si positifs, que l'on doit s'étonner de voir des théologiens orientaux élever des doutes sur la visibilité de l'orthodoxie ou du catholicisme ancien dans les douze derniers siècles en Occident. Leur excuse est qu'ils ne connaissent pas exactement notre histoire, la voyant à trop grande distance et à travers des publications ultramontaines. Ce qui devrait les rendre plus équitables envers les catholiques d'Occident, c'est la conduite fraternelle de ces derniers envers les patriarcats orientaux, lorsque ceux-ci sont tombés dans plusieurs des erreurs romaines ou dans d'autres, comme à l'époque du concile de Florence et au XVIIe siècle. Les catholiques d'Occident n'en ont pas conclu que *l'Eglise d'Orient* fût

pour cela devenue romaine et hérétique. Pourquoi certains orthodoxes orientaux veulent-ils aujourd'hui soutenir que les erreurs de la papauté romaine sont imputables à toute l'Eglise occidentale, malgré les protestations publiques d'une grande partie de cette Eglise [1]? Nous ne pouvons nous expliquer cette illogicité que par l'ultramontanisation qui s'est opérée en certains cercles orthodoxes orientaux dans ces dernières années. L'abbé Gustave Morel a avoué qu'il y a en Russie, actuellement, des ritualistes extrêmes pires qu'à Rome et des orthodoxes qui se croient si orthodoxes et si irréprochables que le monopole de l'orthodoxie leur appartient [2]! On le voit, les ultramontains mêmes sont dépassés. E. MICHAUD.

(A continuer.)

---

[1]) Voir notre Réponse à l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*; *Revue int. de théol.*, 1905, p. 547-552.

[2]) Le *Church Times* du 8 septembre 1905 a publié de cet ecclésiastique romain, très ami de M. Khomiakow, la lettre suivante (p. 272): "I find myself in contact with men of two kinds. There are those who, transplanted to England, would be extreme Ritualists, indeed more ritualistic than Catholic, laying stress on petty details. They have much in common with Catholicism and love that in it which we are disposed to blame. These are not the men we need. The other category is frankly and obstinately orthodox. They remind me of P. P., save that they attach less importance to dogmatic formulas. The are people who think they possess the truth so completely, that it is superfluous for them to look beyond their own frontiers and question the rest of humanity. Such at least is the impression which that group—or rather, different members of that group—which holds at St. Petersburg periodical reunions in memory of Vladimir Soloview has given me. I have found there titled men . . . . . they are interested in the position of Catholicism in France, but as a matter of fact they do not take into any account the workings of religious thought with us. These people are too old. We need young men, less exalted in rank or less advanced. Pray Heaven that one such may come into our path."